

Le livre de Nök



Isabelle Dutrait



Isabelle Dutrait

Le Livre de Nök

© Isabelle Dutrait, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5993-1

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie

Livre I

Félimène

La balade de petit Jean

Dans un temps fort lointain, dans la plaine immense plaine, s'en allait petit Jean. Les mains dans les poches, les pieds chaussés de laine, il cheminait en fredonnant. Tout seul.

Le soleil avait accompli un quartier de sa course. Petit Jean s'en allait dans la plaine immense plaine. Au détour d'un sentier, un champ de blé dormait. Petit Jean ralentit le pas, pour ne point le réveiller. Mais les épis bruissèrent et quittèrent le sommeil.

— Que fais-tu tout seul, petit Jean ?

— Pardon de vous avoir réveillés, Blés. Je vais sur mon chemin dans le même cortège que la nature me fit en me donnant la vie.

— Il te faut des amis, pour ne point t'ennuyer quand tu chemines dans la plaine immense plaine. Prends cette gerbe d'entre nous, elle te tiendra compagnie.

Petit Jean accepta la gerbe, et reprit son chemin non sans avoir songé à remercier le blé.

Quand le soleil gravit tout en haut de sa pente, petit Jean dévalait celle d'un monticule. Au pied de celui-là, des fougères papotaient. Petit Jean les salua d'un mouvement de tête, mais les plantes l'apostrophèrent :

— Que fais-tu avec ta gerbe de blé, petit Jean ?

— Bonjour, Fougères. Je vais sur mon chemin dans le même cortège que la nature me fit en me donnant la vie, et cette gerbe de blé grâce à laquelle jamais je ne m'ennuie.

— Mais il te faut des frères et des sœurs, pour ne point t'égarer quand tu chemines dans la plaine immense plaine. Prends ce brin de fougère d'entre nous, elle sera ton guide.

Petit Jean accepta et prit la grande feuille, puis se remit en route en disant au revoir au groupe des fougères.

Il ne restait qu'un quart au chemin de l'astre qui brûle, quand petit Jean sauta par-dessus un ruisseau. Sur l'autre rive, il atterrit près d'un parterre de jonquilles qui se prélassaient au soleil. Timide petit Jean s'éloigna doucement. Une jonquille pourtant, plus jaune et touffue que les autres, dit d'une belle voix claire :

— Que fais-tu avec ta gerbe de blé et ton brin de fougère, petit Jean ?

— Excusez-moi, Jonquille, de vous avoir dérangée. Je vais sur mon chemin dans le même cortège que la nature me fit en me donnant la vie, cette gerbe de blé grâce à laquelle jamais je ne m'ennuie, et ce brin de fougère qui me sert de guide.

— Mais il te faut une femme, pour prendre soin de toi quand tu chemines dans la plaine immense plaine. Prends-moi parmi nous toutes, je serai ta compagne.

Petit Jean cueillit la fleur et l'emporta avec lui, sans la quitter des yeux tellement elle était belle.

Quand la nuit arriva, chassant le soleil de l'autre côté du Monde connu, petit Jean avait beaucoup marché à travers la plaine immense plaine, et ressentait une immense fatigue. Dans une forêt de hêtres, petit Jean s'arrêta.

— Que fais-tu avec ta gerbe de blé, ton brin de fougère et ta belle jonquille, petit Jean ?

— Bonsoir, hêtres. Je vais sur mon chemin dans le même cortège que la nature me fit en me donnant la vie, cette gerbe de blé grâce à laquelle jamais je ne

m'ennuie, ce brin de fougère qui me sert de guide, et ma belle jonquille.

— Tu dois être fatigué, petit Jean. Il est temps de prendre du repos. Couche-toi sous mes branches, je serai ton abri.

Petit Jean posa la gerbe au pied de l'arbre, et s'en fit une couche moelleuse. Sur lui il étendit son long brin de fougère ; puis il s'endormit tout contre sa jonquille. Sous le hêtre. Dans la plaine immense plaine.

Conte traditionnel de la Plaine des vents

Chapitre I

Le grand tirage

C'était le jour du grand tirage au sort. Oui, c'est là que tout a commencé. Une légère agitation avait saisi la Plaine des vents. Les vents soufflaient, évidemment, et ajoutaient au mouvement des foules leurs bourrasques entêtantes.

Sur la place centrale de Chaimer, autour de laquelle s'éparpillaient commerces et habitations, des groupes commençaient à se former au pied de l'immense estrade. On l'avait dressée dans la nuit, et elle trônait, majestueuse, au cœur de la petite ville qui, elle, rayonnait de simplicité. Humblement vêtus d'étoffes naturelles, les habitants de la Plaine des vents se rassemblaient peu à peu, tandis que sur l'estrade, d'autres, aux habits plus criards, installaient la sono, les banderoles, le pupitre et le micro. Une radio déjà branchée égrainait les notes d'une célèbre mélodie vendeuse.

Depuis des générations, le jour de la première lune du solstice d'hiver, était consacré au grand tirage au sort. Tous les ans, c'était un jour d'angoisses et de fêtes, d'espoirs et de doutes. À Chaimer comme dans tous les cantons de la Communauté de la Plaine des vents, on décidait du sort de tous les jeunes gens âgés de plus de deux cents lunes. Le Protecteur tirait d'un lourd coffre de bois le destin de chacun. Sur des petits papiers, était écrit le rôle ou la fonction que vous auriez désormais au sein de la Communauté. Ainsi untel était-il désigné pour être médecin, et tel autre carrossier ou mécano. Un groupe de hauts dignitaires de la Plaine des vents, dont l'identité était tenue secrète, inscrivait sur chaque petit papier le nom des fonctions qui étaient nécessaires au bon fonctionnement de la vie sociale, économique et culturelle. Parfois, il y en avait plus que de jeunes gens ; certains devaient alors cumuler afin de combler tous les besoins de la Communauté. Parfois, mais c'était rare, il y en avait moins, et certains jeunes gens pouvaient choisir pour soulager leurs consœurs ou leurs confrères qui assumaient plusieurs fonctions. On raconte que ceux qui établissaient la liste passaient l'année entière à établir des pronostiques, des statistiques, des algorithmes d'une infinie complexité afin de proposer le choix le meilleur pour la

Communauté. On dit aussi qu'il cherchaient souvent conseil auprès des érudits des Grandes hauteurs, et diverses éminences venues des autres peuples du Monde connu.

C'est ainsi que toute la société de la Plaine des Vents maintenait son équilibre. La plus grande égalité était aux fondements de toute préoccupation, individuelle ou collective. Femmes, hommes, valides et invalides se voyaient réserver le même sort.

Les enfants de la Plaine des vents étaient éduqués de la même manière. Ils étaient rassemblés dès la naissance dans des nourriciats, et grandissaient ensemble en une immense fratrie. Leurs parents étaient des groupes d'adultes, désignés lorsque leur tour était venu, un jour de grand tirage, pour devenir nourriciers ou nourricières. La Communauté évoluait comme une grande famille, où les tâches étaient distribuées et les règles fixées dans la plus grande égalité.

Les gens de la Plaine des vents s'étaient rassemblés ce jour-là – ils l'étaient d'ailleurs la majeure partie du temps – au pied de la grande estrade. De plus en plus de monde se massait en demi-cercle, dans le vent. Le froid piquait un peu sous les gilets de cuir ; dans leurs sandalettes, les pieds frissonnaient sous leurs multiples chaussettes. Le soleil s'élevait si haut dans le ciel, que la cérémonie allait bientôt pouvoir commencer.

Les jeunes gens en âge d'être destinés tenaient les premiers rangs, accompagnés de proches et de parents. Par petits groupes, ils discutaient de ce que leur réservait le Protecteur. Certains aussi ne disaient rien et regardaient, anxieux, les pieds de l'estrade, ou leurs mains qui se tordaient dans l'attente.

Un petit groupe de jeunes filles quelque peu délurées faisait fuser des rires dans le brouhaha ambiant :

— Cueilleuse de tubercules, ça t'irait bien !

— Et toi, tu serais mieux en chauffeuse de pousse-pousse !

— Vous imaginez, les filles, si je finis instit... je suis nulle en tout !

Des adultes autour d'elles riaient à leurs remarques, doucement, mais ne